

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 72 (1984)

Heft: [5]

Artikel: Contre l'égalitarisme unisexe : la complémentarité selon Illich

Autor: Reday-Mulvey, Geneviève

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-277207>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTRE L'EGALITARISME UNISEXE LA COMPLEMENTARITE SELON ILLICH

Promouvoir une égalité intégrale, faire en sorte que les hommes et les femmes aient des activités semblables, voire unisexes, et que les rôles sociaux et familiaux soient interchangeables, c'est ce pour quoi certaines d'entre nous ont lutté pendant des années. Et cela était nécessaire. Mais voilà que le dernier ouvrage d'Ivan Illich, intitulé étrangement « *Le genre vernaculaire* », arrive un peu comme une bombe dans les conceptions les mieux assises du féminisme le plus sérieux. Non parce qu'il remet en cause les idées d'égalité et de partage. Mais parce qu'il va plus loin en s'attaquant à l'évolution de notre société industrielle et à ses néfastes conséquences.



Ceux parmi nos lecteurs qui ont lu les précédents ouvrages d'Illich ont eu l'occasion de réfléchir à ses opinions très originales sur notre vie tournée vers le soi-disant progrès scientifique, économique, juridique et social. Vous souvenez-vous que, d'après lui, la croissance zéro, et même négative, est nécessaire pour préserver l'environnement, que l'augmentation des services médicaux en tout genre empêche tout simplement les gens d'être en bonne santé, que le chômage peut être créateur, que notre société informationnelle, dans laquelle on parle tant de communication, est tout le contraire de conviviale ?

Dans son récent ouvrage, Illich traite cette fois-ci des **relations entre hommes et femmes, de leur complémentarité dans le passé et des inégalités économiques entre les deux sexes engendrés, selon lui, en grande partie par la société industrielle.** Il distingue fortement « le genre » de la notion courante de « sexe ». Le genre traduit la distinction existant entre le comportement masculin et le comportement féminin dans les cultures vernaculaires, c'est-à-dire traditionnelles ou indigènes. Le « **genre vernaculaire** » est le **reflet d'une organisation culturelle complémentaire entre les hommes et les femmes**, cette organisation étant différente selon le lieu et l'époque.

L'auteur nous rappelle que, en dehors de la société industrielle, le travail est rarement unisexué : certains travaux sont accomplis par les hommes, d'autres par les femmes. Dans la société paysanne, labourer, semer, récolter, faire les foins était l'affaire des deux sexes, mais chacun y contribuait différemment et de manière complémentaire à l'autre. Personne n'aurait, non plus, envisagé que seuls les hommes seraient actifs pour ces travaux.

Pour Illich, **l'existence est « genrée » dans les sociétés non urbaines**, qu'elles soient celles du passé lointain ou celles actuelles d'autres régions du globe. Et pour toutes ces activités économiques ou domestiques, il donne des exemples très intéressants dans le commerce, l'artisanat, les travaux de la maison, et même les impôts ! Ainsi, en France, au Moyen Age, il était courant que la paysanne et le paysan aient à s'acquitter d'une redevance spécifique non interchangeable (ex. cinq poulets par an pour la femme, un mouton tous les deux ans pour l'homme et quinze jours de travail par an). Hommes et femmes se correspondaient — j'aime beaucoup cette ima-

ge — « comme la main droite à la main gauche... et dépendaient pour leur survie constamment de l'interaction des deux » (p. 48).

Le genre vernaculaire est donc la base d'une complémentarité spécifique suivant les lieux et les époques, parfois avec une dominance d'« une main sur l'autre », mais pas toujours, et — contrairement à ce que beaucoup imaginent aujourd'hui — pas toujours de la même.

Illich cite ou emprunte, surtout à des historiennes contemporaines, un grand nombre d'exemples intéressants pour éclairer son propos et nous montrer combien chaque culture traditionnelle a conjugué les genres de façon, parfois de manière très complémentaire et « égalitaire », d'autres fois très séparée. Il relève avec l'historienne française Martine Segalen (« *Mari et femme dans la société paysanne française* ») que « la relation entre homme et femme était beaucoup moins régie par la famille et la parenté que par les nécessités d'une maisonnée basée sur l'indépendance harmonieuse des forces masculines et

féminines » (p. 72). On a l'impression que les hommes et les femmes avaient chacun, en fonction des besoins du lieu et des temps, leur système de pensée, de valeur, d'actions, de sentiments et que ces deux systèmes constituaient la vie communautaire, sans qu'il y ait un modèle unique comme Illich le déplore aujourd'hui.

Historiquement, ce n'est vraiment qu'au **XIXe siècle** et alors très rapidement que « **les tâches intra-genre du couple** (ou plus précisément du « domus » sont remplacées par la **division économique du travail salarié et du « travail fantôme** » (titre du précédent ouvrage de l'auteur, le travail fantôme est, notamment, le travail ménager et éducatif non reconnu de la mère). Cette « division est assignée de façon discriminatoire en fonction des caractéristiques nouvellement découvertes des conjoints » (p. 69), et, pour Illich, est la « condition déterminante pour l'essor du capitalisme et d'un mode de vie entièrement soumis à la marchandise » (p. 7).

PERTE DU MILIEU DE VIE

Avec la croissance industrielle et la migration urbaine qui s'en est suivie, les hommes et les femmes ont progressivement transformés en producteurs économiques, payés (les hommes) ou non (les femmes), et ont peu à peu perdu une appartenance spécifique, caractérisée et communautaire. C'est-à-dire ce que Illich appelle « un milieu de vie ». Et l'auteur de critiquer radicalement l'architecture moderne qui, étant standardisée et unisexe, devient pour lui nécessairement sexiste et d'estimer que, aujourd'hui, les femmes souffrent encore plus que les hommes du manque de « demeure » et de ce monde fait de « briques d'espace-temps normalisées » : « dépouillées de leur domaine propre, les femmes ont été privées de la possibilité de mettre des enfants au monde au sein de leur genre, au sein de leur contexte de femmes » (p. 79).

Il est d'ailleurs connu que, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la grossesse, l'accouchement ou l'avortement et les soins de l'enfant étaient notre affaire et non pas celle des hommes, fussent-ils médecins. L'auteur parle ainsi de la colonisation du ventre maternel par les gynécologues au milieu du XIXe siècle, et il conclut cette partie de l'ouvrage extrêmement intéressante, intitulée « Domaines du genre et milieu vernaculaire », de la manière suivante :

« Avoir un rôle sexuel — qu'il soit accepté ou subi — est tout autre chose que d'appartenir à un genre. **Se dire homme ou femme est tout à fait différent de se dire de sexe masculin ou féminin.** A la différence du genre qui signifie qu'on est ou bien un rond, ou bien un carré, le sexe est un rôle de base (en réalité un

processus d'étiquetage)* sur lequel peuvent s'édifier d'autres rôles. **Dans le vernaculaire, on naît et on est élevé au sein du genre ; le rôle du sexe, lui, s'acquiert.** Vous pouvez toujours reprocher à vos parents ou à la société de vous avoir « assigné » un rôle sexuel, alors que vous ne pouvez vous en prendre à personne de votre parler ou de votre genre vernaculaire » (p. 84).

LA DISLOCATION DU GENRE

Dans la dernière partie de son ouvrage, Illich donne brièvement quelques points de repère historiques dans l'évolution qui va du Moyen Age à notre époque et qu'il estime aller « **du genre disloqué au sexe économique** ». Il indique le rôle important de l'Eglise et de l'Etat-Nation dans cette transition fondamentale que d'autres nomment « la transition à un mode de production capitaliste » et il estime qu'il s'agit d'un travestissement de la part d'historiens « aveugles au genre » : « Les sociétés précapitalistes sont fondées sur le genre. Il est la condition de la subsistance, elle-même condition de la survie » (p. 115). Bien sûr, cette disparition du genre ne peut pas s'observer comme d'autres facteurs économiques (tels que la dépendance croissante à l'égard du marché, les conditions de l'accumulation, l'expansion de l'espace économique) généralement relevés pour expliquer le développement de la production industrielle et ses multiples conséquences et souffrances. En effet, « **qu'a perdu la femme en même temps que la faucille ? Qu'a dû abandonner l'homme en même temps que la faux ?** Qui veut raconter ces pertes de toutes sortes doit chercher, et débusquer, **les sentiments vernaculaires** qui n'ont laissé qu'une trace extrêmement ténue. Cet historien-là doit décrire **la mort d'une réalité genrée** qui, bien qu'elle ait existé pendant des millénaires, a échappé à ses confrères » (p. 117).

LES MEFAITS DE LA COMMERCIALISATION

C'est là, naturellement, le projet de l'auteur. Il cite, d'ores et déjà, l'exemple d'un village luthérien du Wurtemberg qui, au début du XIXe siècle, a enregistré un taux jamais observé de divorces. L'explication, basée sur des faits socio-économiques, est la suivante : la production vivrière étant passée au stade de la commercialisation, les hommes avaient dû rationaliser leurs travaux et s'étaient mis à commander leurs femmes, expérience neuve pour ces dernières. En outre, les hommes, ayant plus de temps, se rendaient à l'auberge, ce qui constituait un comportement nouveau. Hommes et femmes découvraient pour la première fois « **une sorte neuve d'envie, une**

envie destinée à demeurer une caractéristique centrale de la vie moderne, une envie pleinement justifiée » dans le contexte du labeur unisexe, mais impensable dans celui du genre » (p. 118).

Quels sont les messages que nous livre en conclusion l'auteur du « Genre vernaculaire » ? Ils sont, à mon sens, au nombre de deux. Tout d'abord, les hommes et les femmes, aujourd'hui, ne dépendent plus réellement collectivement les uns des autres, les genres ayant été dépouillés de leur valeur. Nous sommes devenues « le deuxième sexe » dans le régime économique industriel : « La femme, conclut Illich, **ne peut ni se percevoir elle-même vraiment en tant que partenaire à égalité, ni non plus se reconnaître dans le genre** » (p. 123).

Il relève donc comme normal que ce soient les historiennes qui recherchent dans l'histoire cette transformation du genre par l'économie.

Le deuxième message relie « le genre vernaculaire, ou plutôt son absence contemporaine », aux grands thèmes illichiens. **Pour réduire « l'exploitation du sexe économique », il faut se libérer du mythe de la croissance économique et aussi, selon Illich, du mythe de l'égalité**, son corollaire. Pour contrecarrer le sexisme, pour que la femme et l'homme retrouvent une existence « centrée », significative et complémentaire, il nous faut renoncer aux « confort » de notre système actuel et viser à une croissance économique négative. Jusqu'à présent, Illich justifiait cette vision par la dégradation de l'environnement et la nécessaire « opposition au monopole radical des biens et des services sur les « besoins » » (p. 123). Mais la lutte contre le sexisme converge, en réalité, avec les deux autres mouvements. Ainsi une « réduction de l'économie est-elle une condition positive d'une meilleure existence » (p. 124) et de nouvelles relations complémentaires entre les femmes et les hommes.

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que je conseille aux lectrices de se plonger dans ce livre très stimulant, même s'il n'est pas toujours très simple à comprendre. L'auteur a, une fois de plus, le génie de considérer une question vitale sous un angle différent de celui des « progressistes », en l'occurrence nous les féministes. Même s'il nous heurte, même si nous ne sommes pas d'accord avec tous ses arguments ou sa façon de présenter certains faits historiques, nous ressortons de cette lecture originale changées, comme renouvelées dans notre regard des relations entre nous et les hommes et de notre place respective dans la société.

Geneviève Reday-Mulvey

Ivan Illich, *Le genre vernaculaire*. Ed. Seuil, 1983.

* La parenthèse est de l'auteur de l'article.